

Poesis soror philosophiae!

« La tâche de la littérature et celle de la philosophie ne peuvent plus être séparées »². C'est Maurice Merleau-Ponty qui écrit cela, dans *Sens et non-sens*. « Ne peuvent *plus* » : cela sous-entend qu'elles le pouvaient jadis et même naguère. Et c'est bien l'idée de Merleau-Ponty. Depuis l'avènement de la philosophie existentielle et de la phénoménologie, nous explique-t-il, la philosophie ne consiste plus à « expliquer le monde », mais à formuler une « expérience du monde ». L'article dans lequel il écrit cette phrase, et qui remonte aux années quarante, s'intitule « Le roman et la métaphysique ». L'auteur s'y s'attache à interpréter *L'invitée* de Simone de Beauvoir comme un roman « métaphysique », pour mieux nous affirmer que le roman, désormais, est toujours métaphysique. Mais ce qui est frappant, c'est que sa réflexion, pour l'essentiel, nous invite bien plutôt à accueillir l'idée inverse, à savoir que la métaphysique est toujours « romanesque », en un sens extrêmement profond et décisif. Car Merleau-Ponty ose cette

¹ Conférence prononcée à Morges, le 26 septembre 2007.

² Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*, Nagel, 1966, p. 45.

phrase lourde d'implications : « L'expression philosophique assume les mêmes *ambiguïtés* que l'expression littéraire »³.

Si vraiment il en est ainsi, si la philosophie est placée sous le signe de *l'ambiguïté*, cela risque bien de signifier qu'elle est littérature, purement et simplement. Car qu'est-ce que la littérature, sinon un usage des mots qui déborde leur sens obvie, leur sens totalisable, leur sens assignable ? Qu'est-ce que le roman, sinon le lieu même où le sens est d'autant plus riche qu'il est indécidable, où les mots visent toujours au-delà de leur visée ? Et qu'est-ce que le romancier, sinon celui qui donne forme à un univers dont il ne peut rendre un compte définitif, pas plus que la vie ne peut définir ce qu'est la vie ? Qu'est-ce encore que la littérature, sinon *l'art* du verbe, c'est-à-dire un usage des mots qui n'en fait pas seulement les pierres à bâtir du sens, mais aussi les pierreries fluides, insaisissables et scintillantes d'où jaillissent les « virtuelles traînées de feux » dont parle Mallarmé ? La littérature, qu'est-ce enfin, sinon un monde où les mots créent peut-être un sens, mais un sens toujours ouvert, toujours doué d'aura, une aura lumineuse, tremblante, obscure, mouvante ? Or, comme le disait Walter Benjamin, l'aura est le propre de la beauté. Si donc la philosophie « assume les ambiguïtés de l'expression littéraire », autant dire qu'elle est littérature, et qu'elle appartient, comme elle, à la beauté.

*

Bien sûr, il y a lieu de douter que tous les philosophes, et notamment, pour ne donner que cet exemple, les tenants de la

³ *Id.*, p. 48 et 49. C'est moi qui souligne.

philosophie analytique, se sentent engagés, ou simplement concernés si peu que ce soit, par cette entreprise de fusion – ou, diraient-ils sans doute, de confusion – entre leur discipline et la littérature.

Cependant, je me dois de noter que Merleau-Ponty lui-même, s'il donne de la philosophie une définition qui rend difficile de la distinguer du roman, ne va jamais jusqu'à dire que la littérature et la philosophie sont identiques. Dans le texte même que je viens de citer, il marque leur différence. En effet, il commence par remarquer que la philosophie *explicite* de tel ou tel romancier ne correspond pas à la philosophie *implicite* de ses romans. Par exemple, écrit-il, l'idée philosophique immanente à l'œuvre de Proust est l'« enveloppement du passé dans le présent ». Mais Proust, lorsqu'il veut parler en philosophe, ne tient plus le langage de son œuvre littéraire, et se fourvoie dans « une philosophie relativiste et sceptique » ou dans des « espérances d'immortalité » qui « déforment » sa philosophie « implicite »⁴.

Autrement dit, et si je caricature un peu le propos, Proust ferait de la bonne et vraie philosophie sans le savoir, et sans recourir au vocabulaire ni aux concepts philosophiques, mais de la mauvaise et fausse philosophie dès qu'il se veut philosophe. Cette distinction est hautement instructive. Et je suis prêt à penser que Merleau-Ponty aurait accepté de faire, *mutatis mutandis*, la même distinction pour les philosophes. Au sens où si leur univers philosophique est en quelque sorte transi de romanesque, ou du moins de cette fameuse « ambiguïté » de la littérature, ce n'en est pas moins un univers *philosophique*. Et

⁴ *Id.*, p. 45 et 46.

dès lors qu'un philosophe se mêlerait d'écrire des romans, il ferait de la mauvaise littérature. Si bien qu'il reste nécessaire de distinguer la démarche philosophique, même chargée d'ambiguïtés littéraires, de la démarche littéraire, même « portée » par des « idées philosophiques », pour reprendre encore des mots de Merleau-Ponty⁵.

*

Cependant, si cette distinction est nécessaire, comment est-elle possible ? Comment décrire cette distance, infime et gigantesque, qui sépare les deux mondes ?

Peut-être, pour ce faire, pourrait-on recourir à une fameuse expression grecque, et platonicienne, : « Rendre raison »⁶. Et cela pour marquer que le philosophe, si romanesque et subjectif soit-il, se définit par cette visée fondamentale qui consiste à « rendre raison » de sa démarche, à penser sa pensée, et à sortir ainsi du « rêve » dans lequel sont plongés, selon Platon, tous les autres arts, et même celui des géomètres !⁷ Le philosophe vise à une expression du monde qui puisse rendre raison d'elle-même. Ce qui ne veut pas dire, bien sûr : qui puisse se prouver irréfutablement. Car on sait assez que toute pensée irréfutable est insignifiante. Non, mais le

⁵ *Id.*, p. 45.

⁶ Cf. p. e. Platon, *République* VII, 510 c.

⁷ Platon, *République*, 533 b-c.

ο(φωμεν ω(οηειρω(tousi meh peril tol o(η u(par del a(duhaton au(tai(j i(dei(e(ω(j a(η u(πο(qe(s(esi xrw(menai tautaj a(kinhtouj e(vsi mh(d unamenai lo(gon didohai au(tw(a(

philosophe vise à une expression du monde qui puisse faire l'objet, si je puis dire, d'un entretien rationnel. Ce que Platon appelle la dialectique.

La littérature, si percluse puisse-t-elle être de philosophie, se propose, elle, un autre but. Un but ? Non, je devrais précisément éviter un tel mot, car la littérature (la bonne) ne se propose pas de but. Sa visée lui est toujours, au moins partiellement, obscure. Disons qu'elle est habitée par une autre exigence, un autre désir. Et si vous me permettez ce jeu de mots en grec ancien, j'ai envie de dire qu'elle oppose au le En d'autres mots, la littérature veut non pas « rendre raison » mais « rendre mythe » ou plutôt « donner du mythe ». Son monde est le récit ; elle fait surgir, dans le langage et par le langage, des êtres, des choses ou des événements incertains de leur sens et de leur destinée. Et lorsqu'elle fait surgir des idées, celles-ci sont comme des êtres ou des choses ou des événements : incertaines de leur sens et de leur destinée ; elles n'ont pas vocation à se rassurer sur elles-mêmes, à s'assurer d'elles-mêmes.

Pour illustrer cette différence, si infime et si grande, entre philosophie et littérature, j'ai envie d'évoquer un philosophe japonais du XX^e siècle, Nishida (Kitaro de son prénom), qui a profondément connu la pensée occidentale, de Hegel à Heidegger et surtout Husserl ; un philosophe dont on a pu dire, d'ailleurs, qu'il préfigurait Merleau-Ponty⁸. Mais sa pensée n'en est pas moins profondément japonaise. Ce que je vais citer de sa

⁸ Cf. B. Stevens, *Invitation à la philosophie japonaise, Autour de Nishida*, Éditions du CNRS, 2005, p. 195-197.

plume est d'autant plus frappant : dès lors qu'on est philosophe, en quelque lieu du monde que ce soit, il paraît bien qu'on ait pour but de « rendre raison », de .

Ainsi, dans la préface de son ouvrage intitulé *Recherches sur le Bien*, Nishida écrit que dès sa jeunesse, la pensée fondatrice de son œuvre lui est apparue « comme dans un rêve » (nous retrouvons, est-ce un hasard, le rêve dont parlait Platon !). Il fait également allusion, dans le même passage, à la « vision » fondatrice, non moins onirique, d'un autre philosophe et psychologue, occidental celui-là, Gustav Fechner. Mais cette idée que l'origine secrète, existentielle, d'une philosophie peut être un rêve ou une vision n'empêche pas Nishida de marquer le moment où, dans son évolution, « [j'ai] accompli le pas décisif en vue d'une clarification logique de ma pensée »⁹. Oui, les philosophes ont des visions, ils pensent d'abord comme en un rêve, et pourquoi pas ? Mais ensuite vient le travail de « clarification logique de la pensée », le sans lequel il n'est pas de philosophie.

Alors que le romancier, l'écrivain, de son côté, n'a pas pour but premier la clarification logique de ses visions, mais bien plutôt la mise en forme de ces visions demeurées visions. Cette mise en forme peut être, à certains égards, fort raisonnée, mais l'œuvre de langage du romancier n'est pas pour autant une *œuvre de raison*.

En conclusion de cette très brève réflexion, je voudrais reprendre et peut-être infléchir la phrase de Merleau-Ponty dont nous étions partis : « L'expression philosophique assume

⁹ Cf. Nishida Kitaro, Préface aux *Recherches sur le Bien*, trad. Fr. B. Stevens et al., In B. Stevens, *op. cit.*, p. 201-202.

les mêmes ambiguïtés que l'expression littéraire ». Ne faudrait-il pas dire : « *La philosophie* assume les mêmes ambiguïtés que *la littérature* » ? Ce n'est pas du tout la même chose. Car ces ambiguïtés, « *l'expression philosophique* » cherche à les dépasser, ou du moins à les justifier, à en faire de la vérité. « *L'expression littéraire* », elle, vise à les magnifier, à les exalter, pour en faire de la beauté. Peut-on dire : *ut philosophia poesis* ? Non, mais *poesis soror philosophiae*. Et c'est déjà beaucoup.

*